

# ÉVANGILE EN THÉOLOGIE PROTESTANTE

par G. SIEGWALT

Comme pour tout terme théologique dans son usage « protestant », nous pourrions partir ici de la Réforme pour en arriver à l'acception qu'il a eue depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui. Ce procédé avant tout historique correspondrait cependant assez mal à la théologie qui aime se dire « évangélique » – et on peut le signaler précisément à propos d'un terme comme « évangile » ; elle est axée, là où elle est vraiment de la théologie, sur la saisie toujours nouvelle du contenu des termes théologiques. et ce dans une reprise continuelle secondairement des affirmations de la Réforme du XVI<sup>e</sup> siècle et premièrement du témoignage scripturaire, la Réforme ne voulant être rien d'autre qu'une attestation fidèle de ce dernier. La phrase de G. Ebeling que l'histoire de l'Église (et de la théologie) est l'histoire de l'interprétation de l'Écriture vaut en tout cas pour le protestantisme, sans qu'il puisse être affirmé en général que cette interprétation ait toujours été pleinement conforme à l'Écriture elle-même. La théologie protestante a suivi le mouvement de l'histoire et elle a sacrifié, par tel ou tel de ses représentants, à chacune des grandes philosophies et conceptions prédominantes qui se sont succédé depuis qu'elle s'est constituée dans son autonomie. En aucun cas cette histoire ne peut être considérée comme un approfondissement progressif de la compréhension des termes théologiques et de leur contenu. Et c'est pourquoi la connaissance de cette histoire ne contribue pas, par elle-même, à une meilleure appréhension du sens véritable

de ces termes. Ainsi ce serait se situer en dehors d'une perspective *théologique* que de vouloir simplement retracer l'histoire des acceptions différentes d'un même terme depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Car cette histoire, pour autant qu'elle veut être une histoire de l'interprétation de l'Écriture, doit être jugée à cette dernière, et ce qui doit être présenté d'abord, c'est le sens *biblique* d'un terme théologique, ou alors une acception historique quelconque d'un tel terme doit être confrontée avec son sens biblique. On peut donc commencer par exposer soit l'histoire du sens d'un terme soit son sens biblique, mais toujours la partie biblique qui, elle, est normative, sera implicitement ou explicitement déterminante, même là où elle n'apparaît pas comme une partie distincte mais où elle est intégrée à la partie consacrée à l'histoire de l'Église ou de la théologie. Cette histoire est « théologique » dans la mesure où elle est l'histoire de l'interprétation de l'Écriture ; son caractère théologique n'apparaîtra donc que lorsqu'on la confrontera avec l'Écriture.

Nous nous contentons ici de présenter le sens biblique du terme évangile ; la deuxième partie prévue sur le sens d'évangile au XVI<sup>e</sup> siècle et depuis n'a pu encore être écrite. Il va de soi que le retour au sens biblique ne se fait pas en dehors de toute tradition, comme s'il était possible de lire l'Écriture autrement qu'avec son milieu de foi et dans son temps. Le sens biblique du terme évangile est-il alors celui que l'interprétation actuelle de l'Écriture lui reconnaît ? Oui, s'il est entendu que ce n'est pas cette interprétation qui est normative, mais l'Écriture elle-même et plus fondamentalement que l'Écriture, Celui qu'elle atteste : le Dieu vivant manifesté en Jésus, le Christ. Ce serait encore un procédé historique que de signaler simplement l'acception actuelle du terme évangile sans le faire passer au crible du principe formel (l'Écriture) et du principe matériel (le Christ de l'Écriture) de la foi eux-mêmes. C'est dire aussi que notre présentation du sens biblique du terme ne sera pas à son tour simplement historique. Une telle présentation est, certes,

possible et légitime, mais elle restera propédeutique, une propédeutique nécessaire, mais non suffisante théologiquement. Du point de vue théologique, il s'agit de dégager la vérité de tout ce que l'Écriture peut dire, et cela suppose que les affirmations scripturaires soient toujours confrontées avec le contenu vivant dont elles veulent être le témoignage. Ce Dieu en Jésus, le Christ, centre de l'Écriture, est lui-même la vérité, comme personne non en soi, mais en relation (Jn 14,6 : « Je suis le chemin, la vérité et la vie »). Et ce Dieu en tant que personne établit une relation vivante et salvifique avec l'homme par le Saint-Esprit tel qu'il est à l'œuvre dans la proclamation du contenu de l'Écriture par ceux qui, par la même « viva vox evangelii », c'est-à-dire par la même parole vivante de l'Écriture actualisée, ont reçu l'appel de Dieu en Christ et sont venus à croire. Le critère donc de toute présentation théologique sera la personne vivante de Dieu en Christ telle qu'elle se manifeste dans la prédication toujours nouvelle du contenu central de l'Écriture ; le Christ mort et ressuscité.

Une présentation théologique du terme évangile sera par la force des choses *systematique*. Par là est caractérisée l'exigence de ne pas s'attacher uniquement à la diversité des expressions possibles du terme et de son contenu, mais de saisir toujours l'unité de cette diversité. Il s'agit en effet dans toutes ces expressions du même Christ, mais il apparaît dans des aspects et selon des perspectives différentes. Il faudra toujours que tous ces aspects et toutes ces perspectives soient clairement référés à lui.

Nous regroupons les affirmations qui explicitent le sens du terme évangile et son contenu sous deux titres : 1. L'évangile comme parole (sens formel) ; 2. L'évangile = le Christ (sens matériel).

## I. L'ÉVANGILE COMME PAROLE (SENS FORMEL)

A) *Bonne nouvelle*

L'évangile est – telle est la définition étymologique du terme – une bonne nouvelle. Elle est d'abord une nouvelle, c'est-à-dire, puisque ce terme est un *nomen actionis*, une annonce, une proclamation, une prédication. Jésus de Nazareth est l'évangéliste, le héraut qui proclame cette nouvelle (Mt 11,2-5 ; Mc 1,14 s ; Le 4,43 s) <sup>1</sup>. En cela il n'est pas le premier. Dans l'Ancien Testament déjà, la bonne nouvelle avait retenti, et si le terme (l'équivalent hébreu) apparaît principalement chez le Deutéro-Ésaïe (És 40 ss ; cf. en particulier 52,7 ; 61,1 ss) dont la prédication est essentiellement une bonne nouvelle, et dans quelques psaumes (40,10 ; 68,12), la chose elle-même dépasse ces passages isolés : tout l'Ancien Testament est fondamentalement évangile, annonce de la grâce de Dieu. Mais dans l'Ancien Testament cette annonce est une *promesse*, la promesse faite à Abraham et actualisée à chaque nouvelle étape de la vie du peuple issu de lui ; dans le Nouveau Testament, et d'abord dans la prédication de Jésus, cette annonce est celle de *l'accomplissement* de la promesse. Jean-Baptiste, qui se trouve au seuil entre l'Ancien et le Nouveau Testament, est, lui, le dernier héraut de la promesse (Mc 1,1 ss ; Mt 11,7 ss) et il annonce l'imminence de son accomplissement : « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche » (Mt 3,2). En reprenant la prédication de son précurseur (Mt 4,17), Jésus la dépasse aussi, « car voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous » (Lc 17,21). C'est là, au sens plein du mot, l'évangile : l'annonce de l'accomplissement (Mc 1,15 ; Mt 5,17). Cette annonce signifie que le temps eschatologique est venu (He 1,1). Celui-ci, à l'image du temps de l'attente de l'Ancien Testament, est à son tour tendu vers sa pleine manifestation, c'est-à-dire que

1. Les références, aussi pour la suite, sont trop nombreuses pour être indiquées toutes. Nous n'en donnons toujours que quelques-unes.

comme accomplissement il est encore caché, et donc objet de foi, non de vue (2 Co 5,7) : il est acompte et comme tel promesse de la manifestation glorieuse de cet accomplissement lors de la consommation de toutes choses au dernier jour (Rm 8,23 ss). Aussi la proclamation de l'évangile continue-t-elle depuis Jésus et continuera-t-elle jusqu'à la fin des temps. Déjà durant son ministère terrestre, Jésus envoie les douze pour évangéliser (Le 9,1 ss ; Mc 6,7 ss). Et après sa résurrection et avec le don du Saint Esprit aux siens, commence l'activité missionnaire et édifiante (dans le sens de l'édification de l'Église) d'abord des apôtres et ensuite de tous ceux que le Christ vivant appelle par le Saint Esprit (Mt 28,18 ss ; Jn 20,21-23 ; Ac 1,8 ; 1 Tm 1,1) – et cela signifie : par le Saint Esprit tel qu'il est agissant dans la prédication de l'Église (2 Th 2,14 ; Rm 10,14-17 ; 1 Tm 4,14). La continuité de la proclamation dans le temps est ainsi le fait du Christ lui-même qui, à travers le témoignage de tous les croyants et l'annonce de l'évangile par ceux qu'il a institués dans le ministère de la Parole (1 Co 12,28 ; Ép 4,11 s), proclame lui-même la bonne nouvelle et dont les siens ne sont que les porte-parole (Ga 1,1 ss ; 1 Co 9,16 ; Ac 20,28 ; 1 P 5,2-4). Ce témoignage et cette prédication de l'Église sont l'annonce aux hommes de l'accomplissement de la promesse et de la manifestation de cet accomplissement quand le Christ reviendra.

#### B) *Parole agissante*

L'annonce de la bonne nouvelle, dans toute l'histoire de la proclamation telle qu'elle a son centre en Jésus, le Christ incarné, est une annonce efficace : l'évangile opère ce qu'il proclame (Rm 1,16 ; 1 Co 1,18 ss ; 1 Th 1,5). Il annonce l'accomplissement de la promesse, et cette annonce, tout comme déjà la promesse vétéro-testamentaire elle-même, s'adresse à des pécheurs. C'est pourquoi elle est jugement et grâce. Au seuil de l'évangile, il y a l'appel à la repentance : « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche » (Mt 3,2 ; 4,17), ce qui signifie que l'évangile (et déjà la promesse) comporte en lui la « loi » au

sens paulinien du mot, la loi accusatrice, judiciaire qui dévoile le péché de l'homme (Rm 3,19 s ; 7,7 s ; Ga 3,19 ss ; 1 Tm 1,8-11 ; He 4,12 s) et qui constitue ce que les Réformateurs appelleront l'*usus proprius legis*. Cela tient à ce que la nouvelle qui est proclamée à Dieu pour auteur (la promesse à Abraham est la promesse de Dieu, et l'accomplissement de cette promesse est l'œuvre, le don de Dieu) et place par conséquent l'homme devant lui ; cette confrontation a toujours pour premier effet de convaincre dans sa conscience morale l'homme de son péché et de le remplir de frayeur, car « c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant » (He 10,31). Là où l'évangile est prêché et où par cette prédication Dieu rencontre l'homme, naît toujours d'abord la conscience du péché et de la perte (Lc 15 ; 18,9 ss ; 19,1 ss ; Ac 2,37 ss ; Rm 7,14 ss). En tant que cette conscience est l'effet de l'évangile, de la loi dans l'évangile, elle est à salut, parce qu'elle conduit au Christ, à la grâce (Ga 3,24). Ceux qui rejettent l'évangile, et cela signifie toujours aussi la loi dans l'évangile, pour ceux-là ce dernier devient un scandale et une occasion de chute (Mt 11,2-5 ; 1 Co 1,18ss). Mais pour ceux qui ne s'enfuient pas devant le Dieu vivant et qui donnent raison à son jugement, l'évangile est une puissance de *salut* (Rm 1,16 ; 1 Co 1,18 ss) : il grâcie le pécheur en lui conférant le pardon des péchés (Mt 9,2 ss ; Lc 7,36 ss ; 24,47), la justice de Dieu (Rm 1,16 s ; 3,21 ss), il rachète l'homme (Lc 1,68 ; Mt 20,28 ; Rm 3,24), il le réconcilie avec Dieu (2 Co 5,17 ss), il le régénère (Jn 3,3 ss ; Tt 3,4 ss), bref il le sauve (Mt 1,21 ; Rm 1,16 ; Ép 2,4-8). Si ce salut est déjà effectif (« vous avez été sauvés par grâce ») (Ép 2,5), il l'est comme acompte, car « c'est en espérance que nous sommes sauvés » (Rm 8,24). Il est donc de l'ordre de la foi ; mais cela ne signifie pas qu'il soit purement « spirituel » au sens étroit du mot, car il concerne au contraire la totalité de l'homme. Les guérisons opérées par Jésus sont des signes manifestes de cette totalité du salut donné à l'homme (Mt 9,2 ss). Et la prédication s'accompagne toujours de tels signes (Mc 16,15 ss) qui en attes-

tent l'authenticité (He 2,3-4). Cependant, ceux-ci ne sont pas nécessairement corporels (2 Co 12,7 ss), comme d'ailleurs les signes corporels ne sont pas donnés pour eux-mêmes, mais pour signifier la présence réelle du royaume de Dieu ou du salut (Jn 2,11). Les signes corporels peuvent être absents, mais les fruits de l'évangile, la foi, l'espérance, l'amour, la joie, la patience... sont les signes, chez tous ceux qui reçoivent la bonne nouvelle, de la puissance de salut de cette dernière (Lc 19,1 ss ; Rm 10,17 ; Ga 5,22 s).

### C) *Les différentes formes de l'évangile*

L'évangile est proclamation ou prédication du salut (kèrygma ; Mt 4,17 ; 10,7 ; Rm 10,8 ; 1 Co 1,23) et cette proclamation vise à produire la foi. Il s'agit donc d'une proclamation *missionnaire* qui consiste dans l'annonce de la repentance et de la grâce. Mais la naissance à la foi est un simple commencement que doit suivre une croissance ou une édification du croyant dans cette foi. Le kèrygma est proclamation de l'accomplissement, mais ce dernier doit maintenant s'inscrire dans le temps entre l'accomplissement réalisé avec la première venue de Jésus, le Christ, et l'accomplissement qui sera manifesté à son retour. Car ce temps est le temps du salut, le temps où nous sommes (littéralement : en train d'être) sauvés (1 Co 1,18) ; autrement dit, ce temps dans sa durée décrit pour le croyant le chemin du salut (Ac 16,17 ; 9,2 ; 2 P 2,2). Le kèrygma doit y être actualisé et il le peut parce que le Christ terrestre est aussi le Christ élevé qui vit et intercède pour les hommes (He 7,25) et qui continue à agir par le Saint-Esprit. L'actualisation de l'évangile pour l'aujourd'hui de l'homme dans son chemin vers l'accomplissement de toutes choses, c'est la *prophétie* au sens du Nouveau Testament (Rm 12,6 ; 1 Co 14). Elle peut se faire soit par *l'enseignement* (didascalia), soit par la *paraclèse* – terme qu'on traduit généralement par exhortation, mais qui a en fait les deux sens de consolation et d'exhortation, ou qui exprime à la fois

l'indicatif de la grâce et l'impératif qui en découle (Rm 12,6-8 ; 1 Co 14,3 et 31 ; 1 Tm 4,13). Tous deux sont le prolongement du kèrygma pour l'aujourd'hui de l'homme, pour son temps rempli ; ils sont donc tous deux prophétie, attestant l'évangile comme accomplissement intervenu et comme accomplissement encore à venir dans ce qu'ils donnent et demandent dans les conditions extérieures et intérieures du temps rempli de l'homme. Si K. Barth a raison de dire que la loi (au sens de commandement éthique, donc au sens du *tertius usus legis* du XVI<sup>e</sup> siècle) est la forme que prend l'évangile quand il détermine la volonté de l'homme (*Dogmatique*, II/2, § 36), l'enseignement et la paraclèse sont tous deux l'évangile sous la forme de la loi, celle-ci étant, dans son unité avec le don de la grâce ou avec la promesse, l'explicitation ou la concrétisation de ce don face aux circonstances dans lesquelles se situe le temps rempli de l'homme, en vue de la manifestation glorieuse de l'accomplissement. L'enseignement et la paraclèse sont la double forme de l'évangile en tant qu'actualisé (et donc la double forme de la prophétie) et s'adressent ainsi, sur la base de l'accomplissement réalisé et de l'accomplissement promis, à la volonté, l'enseignement à la volonté déjà soumise, la paraclèse à la volonté qui doit encore se soumettre au Christ. Si le kèrygma est la forme missionnaire de l'évangile qui s'adresse aux non-croyants, la prophétie comme enseignement et paraclèse est la forme *édifiante* (c'est-à-dire qui édifie l'Église, le peuple de Dieu dans sa marche au-devant du Christ qui vient) de l'évangile, pour les croyants ou mieux : pour « ceux qui sont en train d'être sauvés » (1 Co 1,18).

## II. L'ÉVANGILE = LE CHRIST (SENS MATÉRIEL)

### A) *La Parole, une personne*

Si nous avons vu que d'un point de vue formel l'évangile est une parole, une proclamation (*viva vox*), cette parole est, selon son contenu, une personne : le Christ. Certes, Jésus annonce l'é-



vangile, mais l'accomplissement de la promesse, c'est lui-même (Lc 4,16-21 ; Mt 11,2-6). Il est le Christ, le Fils du Dieu vivant (Mt 16,16 ; Jn 6,68-69), celui qui doit venir (Mt 11,3 ; 3,11 ; Jn 1,19-34). La promesse à Abraham trouve en lui son accomplissement, dans sa personne (Ac 13,32 s ; Ga 3,15-18), et toutes les prophéties qui sont autant d'explicitations de cette promesse initiale tout au long de l'histoire du peuple élu, sont « oui » en lui (2 Co 1,19 s ; Rm 1,1 ss ; 1 Co 15,1 ss ; 1 P 1,10-12 ; c'est là le sens du *Weissagungsbeweis* – preuve par la prédiction – utilisé principalement par Mt, cf. 1,22 ; 2,5 s ; 3,3). L'annonce de l'évangile par Jésus, le Christ lui-même, et les signes du royaume de Dieu ou du salut eschatologique qui l'accompagnent, sont une parole agissante parce que lui-même est la Parole dans sa personne, c'est-à-dire Dieu dans sa relation personnelle à l'homme, une relation créatrice et rédemptrice (prologue de Jean). Dans sa prédication et dans ses actes, dans tout son ministère, Jésus se comporte comme le Fils de Dieu, titre christologique qui exprime sa totale obéissance à la volonté du Père (In 4,34 ; 6,38), et cette obéissance manifeste la présence unique de Dieu en lui et lui confère son autorité : il peut pardonner les péchés (Mc 2,7ss) et faire de grandes choses, parce qu'il est uni au Père (Mc 2,27 ; Jn 5,19 s). C'est pourquoi, pour tout le Nouveau Testament, le Christ est lui-même, dans sa personne, l'évangile. À Noël, l'ange annonce aux bergers : « Je vous annonce une bonne nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né le Sauveur qui est le Christ, le Seigneur » (Lc 2,10 s). Les apôtres prêchent la parole ou l'évangile ou le Christ ; toutes ces expressions sont équivalentes (Ac 8,4 ; 6,4 ; 1 P 1,25. – Mc 13,10 ; 16,10 ; Ac 5,42 ; 1 Co 1,17. – Ac 9,26 ; Ph 1,18 ; 2 Co 4,5). Leur proclamation a toujours pour objet une personne, le Christ – l'évangile est l'évangile de Dieu ou du Christ, l'évangile qui annonce le Christ (génitif objectif) (Rm 1,1 ss, 9 ; 2 Co 2,12). Et cet objet de la prédication apostolique en est aussi le fondement (1 Co 3,11), c'est-à-dire que c'est à cause du Christ que les apôtres prêchent.

Cela peut s'entendre de deux manières complémentaires : ils proclament le Christ parce que ce dernier est venu et constitue dans sa réalité historique-terrestre le fondement de la prédication, et ils le proclament parce qu'il est ressuscité et que lui, le Christ élevé, les appelle à prêcher et est lui-même le sujet de leur prédication (dans ce dernier cas, l'expression « évangile du Christ » est comprise comme étant l'évangile dont le Christ est le sujet (génitif subjectif). En un mot, ils prêchent une personne et cette personne prêche par eux.

#### B) *Le Christ mort et ressuscité*

En tant que l'évangile est la prédication du Christ, son contenu est le Christ incarné, mort et ressuscité. L'accomplissement de la promesse, ce n'est en effet pas simplement le Christ en tant qu'idée, mais c'est le Christ dans son don de lui-même tel qu'il caractérise toute sa vie depuis son baptême – il y apparaît comme le Serviteur Souffrant d'Ésaïe 53 (cf. Mt 3,13-17, en particulier v. 15) – ou tel qu'il caractérise sa personne depuis sa naissance (c'est là le sens des récits de la nativité ; cf. aussi Jn 1,14 ; 3,16 ; Ph 2,5 ss). Toute la vie de Jésus est une vie d'abaissement, tout son ministère une passion substitutive (Mc 10,38,45). C'est là le sens véritable de cette vie, et c'est par ce don de lui-même à Dieu (dans l'obéissance à Dieu) pour les hommes pécheurs que Dieu est présent en Jésus, le Christ, et que le royaume de Dieu, le salut est là en lui. La prédication de Jésus et ses miracles sont des signes de cette présence en Jésus de Dieu lui-même ; ils sont des « accompagnements » du sens profond de sa vie qui est d'être un chemin de croix volontairement accepté dans l'obéissance à Dieu et substitutivement pour les hommes. Parce que Dieu est présent dans ce chemin de croix, ce dernier est le chemin de la gloire de Dieu : la croix de Jésus est sa glorification (Jn 12,23 ss), la « theologia crucis » est aussi la « theologia gloriae » et il n'y a d'autre « theologia gloriae » que la « theologia crucis ». Certes, la croix ne serait pas cela sans la résurrection de Jésus : elle serait alors simple-

ment un échec, l'échec d'un homme extraordinaire. Par la résurrection, elle devient une puissance de salut, parce que le don de lui-même de Jésus est son don pour la rémission de nos péchés (Mc 14,24 ; Rm 3,24-26) et que la réalité et l'efficacité de ce don s'avèrent maintenant en ce que des hommes sont libérés du péché et de la perdition (Rm 6,1 ss ; 2 Co 5,21 ; 8,9). Sans résurrection, il n'y aurait pas de prédication de l'évangile du Christ, mais à cause de la résurrection et parce qu'elle est la confirmation par Dieu du sens de la vie du Christ crucifié, la prédication du Ressuscité est celle de l'Incarné et du Crucifié et de la valeur victorieuse de sa vie et de son œuvre (Rm 1,1 ss ; 1 Co 15,1 ss ; 2,2) ; c'est là aussi la raison d'être des évangiles qui sont une prédication de l'histoire terrestre de Jésus à la lumière de sa résurrection.

1966

G. SIEGWALT

#### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Nous ne donnons que quelques ouvrages importants dans lesquels on trouvera, si on veut pousser plus loin, davantage d'indications bibliographiques. Pour des raisons évidentes, nous nous limitons à des ouvrages faciles à trouver, donc récents, et disponibles en français. Par ailleurs, en ce qui concerne le Nouveau Testament, les auteurs des ouvrages sont indifféremment protestants ou catholiques. Pour la partie néo-testamentaire, la bibliographie ci-dessous vaut aussi pour le terme « foi », traité aux pages 31 ss.

*N.T.* : G. FRIEDRICH, *Évangile* (traduit du TWNT), Genève, 1966 ; *Vocabulaire biblique* (éd. J.J. von ALLMEN), Neuchâtel, 1956 : voir l'article sur notre terme ; L. CERFAUX, *La voix vivante de l'évangile au début de l'Église*, Tournai, 1946 ; J. HUBY, *L'évangile et les évangiles* (éd. revue par X. LÉON-DUFOUR), Paris, 1954 ; P. VALLOTON, *Le Christ et la foi*, Genève, 1960 ; M. BOUTTIER, *En Christ. Étude d'exégèse et de théologie pauliniennes*, Paris, 1962 ; O. CULLMANN, *La foi et le culte de l'Église primitive*, Neuchâtel, 1963 ; J. JEREMIAS, *Le message central du Nouveau Testament*, Paris, 1966 ; P. BENOIT, *Passion et résurrection du Seigneur*, Paris, 1966 ; W. KASPER, *Dogme et évangile*, Paris, 1967 ; A.M. HUNTER, *Introduction à la théologie du Nouveau Testament*, Paris, 1968 ; H. CONZELMANN, *Théologie du Nouveau Testament*, Paris-Genève, 1969.

*D'un point de vue systématique, protestant*, voir en particulier les ouvrages de K. BARTH, E. BRUNNER, R. BULTMANN, G. EBELING, P. TILLICH existant en français.